

(Henry Pétrot) Daniel-Rops

critique des livres

ANDRÉ GIDE, LE PAYSAGE ET LA LUMIÈRE

Le 15 juin 1923, étant chargé de faire une conférence devant le public de l'École palatale, à Avignon, j'avais pris pour sujet « André Gide, le paysage et la lumière ». Parler de lumière à un public méridional n'avait paru chose naturelle. A dire vrai, et en y réfléchissant, il se sent aussi naturel d'en entretenir n'importe quel public, car ainsi que le remarque fort justement M. Albert Thibaudet...

tant un théâtre que le motif du courrou d'air lui frémit. Recemment, comme nous nous entretenions avec un savant regard très compétent en matière de littérature aussi bien que de « sauvageries », le hasard amena la conversation sur le sujet d'un écrivain qui est l'auteur de nombreux romans sur la Savoie; Il a placé dans ses livres, affirma notre interlocuteur, des paysages de Savoie, mais des paysages proprement savoyards, spécifiquement savoyards, il n'en a point aucun.

Si cette assertion est vraie (ce que je ne puis discerner), c'est là un emploi inutile du paysage. En ce cas, la lumière n'est pas celle du soleil, mais celle d'un projecteur de studio cinématographique.

Il existe un autre procédé qui consiste à décrire des paysages dans les limites où cela est nécessaire à l'étude psychologique; certains paysages, certains éclairages influent profondément sur notre état d'âme. Tel acte que nous n'accomplirions pas sous la pleine lumière du soleil de midi est au contraire aisé en crépuscule; certaines luminosités troubles, reflets dans les nuages par exemple, font vibrer nos nerfs. Et principalement dans l'amour, le paysage joue un rôle considérable; bien souvent, c'est moins une femme que l'on a envie de posséder que la délicatesse d'un coloris sur le scintillement d'un velours.

Décrire le paysage, dans ce cas, est très justifié.

On se doute que Gide emploie le deuxième procédé et non le premier. Voici d'ailleurs une citation probante: Comment dirai-je leur joie, à présent, sinon en racontant, autour d'eux, la nature purelle, joyeuse aussi, participante?

Quand Gide décrit un paysage, c'est toujours parce qu'il y a une liaison entre le paysage et la psychologie des héros.

Joie de Luc et de Rachel dans la « Tentative amoureuse »: Il y eut alors un instant où leurs vies vraiment se fondirent. C'était au solstice d'été. Dans l'air, tout bleu, les hautes branches au-dessus d'eux avaient des gracilités souveraines. Et là, c'est là qu'il faudrait chanter cela comme une cantilène. Cinq heures: je me suis levé (voici l'aube) et je suis sorti par les champs. S'ils savaient tout ce qu'il y a de rosée fraîche sur l'herbe, d'eau froide où laveront les pieds frissonnants du matin; s'ils savaient les rayons sur les champs; et l'éclat du solstice de la plaine; s'ils savaient l'accueil de sourires que l'aube fait à qui descend vers elle dans l'herbe... ils ne resteraient pas à dormir... Notez ce parallélisme entre la splendeur de cette aube et celle de cet amour.

Voici par contre un passage de « Paludes », peintre — de quoi? — de ces êtres surprenants qui ne sont jamais qu'à moitié eux-mêmes, qui sont tristes et sans cesse hésitants: De ma fenêtre, l'aperçois, quand je relève un peu la tête, un jardin que je n'ai pas encore bien regardé; à droite, un bois qui perd ses feuilles; au delà du jardin, la plaine; à gauche, un étang dont je repartirai. Le jardin naguère était planté de passereles et d'ancêtres, mais mon incurie a laissé le planté croître à l'aventure; à cause de l'étang voisin, les joncs et les mousses ont tout envahi; les sentiers ont disparu sous l'herbe; il ne reste plus, où je putisse marcher, que la grande allée qui mène de ma chambre à la plaine et que j'ai prise un jour...

On constate ici un parallélisme de tristesse entre paysage et héros. Et de même, voici dans Isabelle le parallélisme entre le drame et le cadre pareillement funèbres; dans « la Symphonie pastorale », la comparaison entre le calme champêtre, mais rude, des hauts plateaux jurassiens en hiver et la psychologie évangélique — et non sans brutale continuité — des personnages; et les paysages au-

deuts de l'humaniste — si exactement adaptés à la crise ardente du héros.

Ahous plus bon; quand Gide décrit un paysage — en dehors de toute action romanesque — il ne pose que les touches qui lui sont indiquées par sa psychologie même, réalisant ainsi moins une peinture du paysage proprement dit qu'un tableau « visuel » des sentiments éprouvés par lui ou par son héros devant le paysage.

Dans le paysage de Gide, la lumière joue un rôle considérable. Il ne décrit jamais un paysage sans y placer des notations de lumière. Il ne se borne point à indiquer le contour des objets; il les enveloppe de leurs tonalités propres, de leur atmosphère. Remarquons dans les citations précédentes la façon dont il parle du solstice d'été ou du crépuscule de « Paludes ».

D'autres exemples se présentent à nous. Au hasard nous ouvrons les Six traités pour y trouver le coucher de soleil qui termine « la Tentative amoureuse » (le soleil s'en allait, s'enfonçait au delà du golfe, après le détroit, où l'on voyait entre les promontoires fuir au loin la ligne infinie de la mer); le Midi éclatant et lourd de « El Hadj » qui rend plus dououreuses les luites de conscience du faux prophète; la lumière royale de « Bethsabé » sous laquelle s'exacerbe le désir du roi David; la clarté possible et très « vieille France » sous laquelle se passe le drame, sans heurts, tout en profondeur de la « Porte étroite ». Ainsi la lumière manifeste la psychologie du héros, précisant les données fournies par le paysage général.

Une objection; ce procédé est conventionnel. Cela rappelle cette peinture de 1795 où vertus et vices étaient indiqués sur les visages, lesquels étaient rouges pour les coléreux et verts pour les menteurs. Il y a un peu de vrai dans cette remarque. Mais nous ne croyons pas que Gide essaie de se défendre de ce grief. Mettre rigoureusement la nature d'accord avec la psychologie des individus nous paraît être une règle essentielle. La vérité littéraire est plus vraie que la réalité. Agir ainsi, c'est suivre ce principe: que Nietzsche a énoncé sous une forme un peu difficile: s'élever au-dessus des vérités particulières pour atteindre à une vérité d'ensemble.

Ce principe n'est pas d'ailleurs si absolu qu'il ne puisse supporter quelques exceptions. « Réserver les abîmes », disions-nous au début de cet article, est pour Gide un principe au moins aussi important. Il y manquera-t-il ne le laissait, de temps en temps, entrevoir un contraste, à condition toutefois de ne pas insister et de lui laisser savamment sa place d'exception qui confirme les règles.

Ajoutons, pour être complet quant à l'étude de la lumière de Gide, — et avant de nous demander quels sont les pays où il va la chercher, — qu'à cette contemplation de la clarté il trouve un immense plaisir. Cet auteur est voluptueux; la plus petite joie sensorielle est capable de lui donner une volupté puissante.

Lisant récemment les souvenirs du peintre Vlaminck, nous y trouvons cette remarque qui, pour cet artiste, la simple vue d'un ciel coloré de telle ou telle façon suffisait à lui donner une sorte de volupté.

Rapprochons cette affirmation de ce passage des « Nourritures terrestres » écrit à Rome au Pincio: Ce qui fut ma joie ce jour-là, c'est quelque chose comme l'amour — et ce n'est pas l'amour — car du moins pas celui dont partent et qui cherchent les hommes. Et ce n'est pas non plus le sentiment de la beauté. Il n'avait pas d'une femme; il ne ce-

noit pas non plus de ma pensée. Ecris-je et me comprendras-tu si je dis que ce n'était là que la simple exaltation de la lumière?

« Etais assis dans ce jardin; je ne voyais pas le soleil; mais l'air brillait de lumière diffuse — comme si l'azur du ciel devenait liquide et pleuvait. Oui, vraiment il y avait des ondes, des remous de lumière; sur la mousse, des étincelles comme des gouttes; oui, vraiment dans cette grande allée, on eût dit qu'il coulait de la lumière et des branches dorées restaient au bout des branches parmi ce truissement de rayons.

L'écrivain qui a de la lumière un sens si profond ne peut manquer de la faire intervenir le plus souvent possible dans ses œuvres. Il n'est pas un livre de Gide où l'on ne puisse l'y étudier. Et c'est maintenant qu'il faut brièvement se demander quels sont les pays où Gide est allé contempler la lumière.

Ces pays, il n'est pas très sûr que Gide les ait visités tous. Parfais j'y parle, nous dit-il, de pays que je n'ai point vus. L'essentiel est qu'il les ait aimés; son imagination suffit. Pays méditerranéens, Afrique du Nord, Asie-Mineure, îles au loin des flots, Espagne, Midi de la France, terres de lumière et de soleil. Et surtout l'Italie. Nous savons bien qu'il est dans son œuvre des éclairages moins crus et des pays moins violemment illuminés: Jura, Normandie, par exemple. Mais la vraie lumière aimée de Gide est celle des pays de soleil. Nous ne voulons pas accumuler les citations. Tout serait à citer, surtout tout cet admirable petit livre, imprégné du profane, mais dont le lieutenant de vaisseau Dupouey, aimait le tumulte dyonisiaque; « les Nourritures terrestres ». Nous croyons avoir assez dit le prix que Gide attaché à la lumière physique pour pouvoir citer cette phrase qui résume tant de choses: Mes sens s'étaient usés jusqu'à la transparence, et quand je descendis au matin vers la ville, l'azur du ciel entra en moi... C'est presque dire déjà — implicitement — ce qu'il va nous avouer de façon plus claire: que ne peut plus le satisfaire pleinement. La vue — le plus désolant de nos sens. Ce sens auquel nous tenons tant et qui est si imparfait! Tout ce que nous ne pouvons saisir nous désolent. Et cependant.

Vous comprenez que Gide qui aime tant la lumière ait été préoccupé par ce cas de psychologie si intéressant qu'est celui de l'aveugle. C'est une règle absolue de philosophie et de science que pour étudier et délimiter l'importance d'un organe, le mieux est de le supprimer et d'examiner les résultats de cette suppression. L'étude de Gertrude dans « la Symphonie pastorale » lui permet d'étudier avec plus de précision la lumière et les conséquences psychologiques de son absence.

Il a pu ainsi étudier les stades d'un aveugle vers la compréhension, ce qui en fin de compte nous ramène à cette lumière intérieure dont nous parlions plus haut et qui se nomme l'intelligence. Ce serait le sujet d'une autre étude. Et alors vaut-il mieux être aveugle et vivre replié sur soi-même ou bien jouir de la lumière qui nous environne? Nous ne choisissons pas, évidemment; il y a parmi nous peu d'Édipes. Si nous posons la question à Gide, lui à qui l'on a reproché de chercher Dieu de façon trop charnelle, il nous répondrait sans doute que la nature est le plus beau des royaumes de Dieu et qu'adorer son œuvre avec ferveur est encore — même si cette doctrine est peu orthodoxe — le meilleur moyen de le servir.

HENRY PÉTROT.

(=Daniel-Rops)